



Entretien dans l'ossuaire partie I



Éric Liberge interviewé par Jérôme Marande

Monsieur Mardi-Gras Descendres

Jérôme Marande : Le tome 1 paraît en 1998, tu as 33 ans. C'est l'âge mûr pour publier ton premier vrai album ? On sent parfaitement dès ce premier opus qu'il s'agit là de bien plus qu'une simple histoire et que le scénario risque de nous emporter au-delà de ce que nous pourrions imaginer. Savais-tu dès le départ dans quoi tu mettais les pieds et où tu voulais aller ?

Éric Liberge : Je savais que j'allais vers une région inconnue, voire rejetée, du lectorat, de par les thèmes que je souhaitais aborder. Pour tout dire, je partais convaincu que j'allais publier « Mardi-Gras Descendres » à compte d'auteur, ce qui se faisait beaucoup dans le fanzinate de la fin des années 1990. J'ai pu passer des extraits dans quelques fanzines, ai recueilli des échos à la fois enthousiastes et décontenancés. Sur cette piste moyennement encourageante, j'ai donc pris le parti de faire l'album tout seul, sans éditeur. Arrivé à 60 pages, l'histoire bouclée, je l'ai présenté aux grandes maisons, comme on disait, qui ont toutes été effrayées. Seule une petite maison d'édition, Zone Créative, a tenté l'expérience, mais tout de même à reculons. Je crois que personne ne voulait se risquer à publier une histoire remplie d'os. Répugnance et monotonie, voilà ce qui ressortait des commentaires d'alors. Or, il y avait une histoire derrière tout cela, et mon propos était satirique. J'avais beau l'expliquer, mais la forme faisait écran. Fort heureusement, la fin des années 1990 baignait dans le gothique, et c'est cette frange de lecteurs, avec le public heavy et black metal, qui m'a beaucoup aidé.

JM : On a retrouvé des petits squelettes dans les marges de tes cahiers d'écolier, te souviens-tu de ton premier squelette ? En fait, tu as dessiné des squelettes toute ta vie, sais-tu d'où vient ce besoin, cette attirance pour les os ?

EL : C'est le décès de mon frère cadet qui est à l'origine de tout mon travail. À 7 ans, c'est un événement fondateur pour un enfant. Tout mon travail est lié à cette corde qui me relie à l'invisible, peut-être à lui, dirons-nous, qui part donc d'on ne sait où, mais qui va certainement quelque part... J'écoute beaucoup mes intuitions. C'est une écoute intérieure dont je ne me détache jamais.

JM : Tu t'es toujours intéressé aux choses ésotériques, aux mondes parallèles, à l'alchimie, au surnaturel... S'agit-il de simple curiosité de ta part ou cet intérêt fait-il partie de ta recherche/progression intérieure ? Quelles grandes questions te poses-tu ?

EL : C'est une quête, et à l'adolescence elle a pris toutes sortes de formes : intérêt pour le bouddhisme, la projection astrale, l'ésotérisme en général. Un peu de tables tournantes aussi, qu'il m'est arrivé de pratiquer par trois fois, avec des résultats absolument saisissants. Mais je me suis détourné de ces feux d'artifice, et aux questions posées, restées sans réponses, j'ai fait « Mardi-Gras Descendres ». Une comédie métaphysique que je peux orchestrer, qui exprime mes angoisses, les mystères qui nous troublent tous, comme le grand départ qui nous attend un jour. Il y a dedans une base judéo-chrétienne qui correspond à ma culture. C'est aussi un décorum gothique, que j'aime bien camper. Mais passée la forme, je prends le lecteur par la main pour l'emmener dans mes différentes grottes de questionnements. Et quand il y est sensible, je vais encore plus loin.

JM : Il y a eu plusieurs projets précédant ou accompagnant MGD, je pense à *La Chasse Arthus* que le fanzine *Le Goinfre* publie en 1993, ou le magnifique portfolio *En Orbite de Pluton* en 2000. Ces projets, ces recherches étaient nécessaires pour aboutir à MGD ? Comment as-tu accouché de la version définitive du premier album ? Était-ce laborieux ? Quelles étaient tes conditions de travail ? Ton état d'esprit ?

EL : Mes tout premiers dessins de squelettes avaient lieu sur des feuilles canson 24 x 32, que je saturais de scènes de bagarre. Ça se battait dans tous les sens, à tous les étages. Un peu comme aujourd'hui, en fait ! Puis cet univers s'est organisé en petites histoires très courtes, puis en cahiers de dessins, au crayon de couleur. La pratique de cet univers, qui n'avait pas grand-chose à voir avec l'actuel purgatoire, s'est développée en pointillés jusqu'en 1984, où j'ai pris un virage : voulant faire de la bande dessinée, il était grand temps que je me mette aux personnages de chair. La conversion a été dure, et dans ma tête, aller vers la chair était une chose obligée, mais non naturelle. Je quittais mes territoires parce que dans mon for intérieur, je n'imaginai pas un seul instant aller voir un éditeur de BD avec des pages entières remplies d'os. Rien n'était mûr pour cela, en tout cas à l'époque. Et on m'aurait dit que j'étais fou – ce qu'un directeur de collection qui avait tout de même vu mon travail m'avait envoyé dans la figure, je crois.

Le terrain de jeu qu'offraient les fanzines, à partir de 1989-1990, a été fantastique pour moi. J'ai pu combler ce retard sans risques, en expérimentant des tas de choses, avec des gens qui étaient dans les mêmes recherches graphiques que moi. C'était une belle époque, avec un bel esprit que je regrette beaucoup aujourd'hui. Mais au bout de 5 ans, il fallut en sortir, pour aller vers un vrai projet de série. C'est là que j'ai naturellement pensé à mes petits os, ne voulant faire ni de la science-fiction, ni du polar ou autre fantasy, qui étaient à la mode. Je me suis donc mis au tome 1 et sa réalisation a été laborieuse, dans la mesure où je travaillais encore à temps plein comme commercial. La BD était donc dédiée aux soirées et aux weekends. De plus, je n'avais pas de vision du monde de l'édition ni beaucoup de relations. Juste le culot de poser un jour ces planches sur la table d'un éditeur potentiel. J'ai dû recommencer le début, l'arrivée de Tourterelle, la rencontre avec le facteur, trois ou quatre fois. Je ne trouvais pas le ton ni le rythme à donner au début de l'album. Je voulais toutefois une narration assez contemplative, proche des films expressionnistes. C'est ce qui a pris le plus de temps : trouver le ton et le bon graphisme. Ces éléments une fois définis, tout est sorti d'un coup.

JM : Ce n'est pas une BD facile, tu en conviendras. Le scénario est complexe et demande une (re)lecture exigeante. À l'époque des sorties en albums individuels, beaucoup de lecteurs reconnaissent la qualité de ton dessin et tes prouesses techniques, mais sont déroutés, rebutés par le scénario qu'ils ne comprennent pas et dans lequel ils n'arrivent pas à entrer. À quel public t'adresses-tu ? Pour qui as-tu dessiné cette série ?

EL : De par le sujet qu'il traite, ce projet s'adresse à tout le monde. Nous sommes tous concernés par notre propre fin, et c'est la seule chose ici-bas dont nous sommes sûrs : un jour, nous ferons ce grand voyage. Je l'ai écrite d'abord pour moi, parce que je suis en quête de réponses. Mais je peux tout à fait comprendre que le lecteur puisse ne pas me suivre dans le fil que je tire, comme beaucoup d'œuvres – films, séries, BD, livres, peintures – me tombent pareillement des mains ou des yeux, parce qu'elles ne me touchent pas. Cette série fait très bien le tri entre les gens qui veulent juste lire de la bande dessinée et passer un bon moment, et parmi eux des gens qui vont plus loin et se questionnent.

Je suis bien conscient que « Mardi-Gras Descendres » sollicite le lecteur sur des registres émotionnels et symboliques qu'il n'a pas l'habitude de contacter, qui sont tabous, et cela peut rebuter, malgré toute l'ironie qui anime la narration. Il est quand même question de la mort, de l'après-vie, de l'âme, mais aussi de la dictature. Donc des thèmes pas franchement distrayants. Mais j'essaie d'enrober ces questions d'une sauce qui est la mienne, afin d'en faire une comédie satirique sérieusement délirante. Mais bien sûr, tout le monde n'est pas tenu de la trouver amusante. En plus, j'utilise souvent un argot qu'il faut déchiffrer, notamment dans les scènes de bar. S'ajoute à cela tout un charabia ésotérique qui amplifie la confusion. Mais

sans cette hubris, « Mardi-Gras » ne serait pas ce qu'il est. Et sur terre, ne vit-on pas dans un pareil brouhaha de choses qui nous dépassent tout à fait ? « Mardi-Gras » n'est que le miroir déformant de ce que l'on vit ici-bas. Loin de moi pourtant l'idée d'être hermétique, mais ces couches successives figurent la représentation de ce besoin qu'a l'esprit humain de rationaliser l'inconnu, et de n'aboutir finalement qu'à la confusion. À la prétention de se placer encore au-dessus de ce qu'il ne comprend pas, à la façon d'un singe qui piétinerait un échiquier tout en se frappant sur la poitrine, croyant qu'ainsi c'est bien lui qui a gagné la partie. J'épingle donc notre prétention à mettre des étiquettes absolument sur tout, et notre esprit étrié perdu dans l'au-delà, après la mort. Comme si nous étions éternellement incapables d'humilité face à la création, qui nous dépassera toujours. Est-ce désespérant, comme vision des choses ? Peut-être. Mais ça me fait rire. Et c'est vrai, rien ne guide le lecteur, habitué à des aventures à rebondissements, une quête classique. Or, là, c'est la quête de soi. L'histoire de ce personnage, Victor Tourterelle, c'est exactement cela. C'est une révolte, d'abord personnelle, puis collective – contre cette continuation de la vie qui a pris une forme absurde, infligée comme une épreuve que l'on ne comprend pas. On nous avait parlé du Paradis, mais rien de tout cela. Si j'avais commencé à calibrer mon travail en fonction de ce qui aurait pu plaire au public, je n'aurais jamais retranscrit mon univers intérieur. Cela n'aurait pas été moi.

JM : Quand on s'est vus cet été et que tu me montrais les planches terminées de ce qui s'appelait encore *Refrigerium*, tu m'as dit : « C'est ma profession de foi ». Et « Mardi-Gras », c'est ton baptême ? L'entrée de Liberge dans le monde des dessinateurs reconnus ?

EL : Je pense « profession de foi » dans le sens que je livre sur ce en quoi je crois. Je suis persuadé que tout continue de l'autre côté, je suis convaincu que la pensée est créatrice, et que quelque part, à côté de nous ou ailleurs, nos idées prennent corps et nous devons un jour, pourquoi pas, y être confrontés. On n'échappe jamais à soi-même. Profession de foi aussi sur la perte, le deuil, la peur de la mort. Quitter la chair, et pour quoi, après ? La transformation que l'on redoute. *Le facteur cratophane* aborde longuement ces différents aspects.

JM : Les différents éditeurs t'ont laissé libre dans ta création, n'était-ce pas un pari risqué pour eux, que de te faire confiance sur le développement de cette bande dessinée atypique ? Est-ce là la raison de ces maisons d'édition multiples qui ont édité la série avant d'atterrir chez Dupuis ?

EL : Non, les tribulations éditoriales ont seulement été le fait de la faillite de Zone Créative, puis de Pointe Noire, parce qu'elles n'étaient pas menées par des gestionnaires. J'ai un jour posé la question à mon éditeur chez Dupuis : « Mais pourquoi Dupuis a-t-il pris « Mardi-Gras », qui dénote complètement avec le reste de la production de la maison ? » Et sa réponse a été limpide :

« Pourquoi pas ! » Cela veut tout dire. C'est une grande ouverture d'esprit que d'avoir accepté de publier cette chose aussi radicale, qui finalement sied bien à la douce impertinence de cette maison. Et puis Dupuis a senti que j'avais tout un tas de choses pleines de sens pour moi à délayer dans cette encre, et m'a suivi.

JM : Le dernier volume de la série est sorti voilà plus de dix ans maintenant. Avec le recul, et surtout depuis que tu as terminé le prologue de cette histoire, est-ce que tu as des regrets ? Des choses que tu as oubliées et dont tu t'aperçois seulement maintenant ? Des erreurs ?

EL : Ce volume appartient à 2004, à mon état d'esprit et ma façon de faire de l'époque. Pour tous mes albums, d'ailleurs, les rouvrir signifie avoir des bouffées de repentir à chaque page. Donc j'évite. Lorsqu'un album est terminé, je tourne la page et j'avance. Par contre, effectivement, pour le nouveau volume, j'ai dû rouvrir les anciens et prendre conscience de choses dont narrativement je ne voulais plus. Donc, oui, j'ai rectifié pas mal de choses, et tout se trouve dans le nouvel album.

JM : Quels sont tes espoirs aujourd'hui pour « Mardi-Gras », qui est déjà une BD de référence ? Quel avenir imagines-tu pour cette œuvre d'art ?

EL : Qu'elle continue à parler au lecteur, et pas seulement francophone. « Mardi-Gras » connaît actuellement des traductions dans d'autres langues, et l'enthousiasme est bon. Plus loin, j'aimerais porter cet univers au Japon. Ce sera sûrement long, mais j'en ai envie. Certaines personnes m'ont également proposé d'adapter le tome 1 en animation 3D, mais là, curieusement, je ne suis pas emballé. Pourtant, cela pourrait être fantastique de voir tout cela bouger, parler. Mais je crains trop la dénaturation. La transposition d'une BD à l'écran mène toujours vers autre chose, et lorsqu'une œuvre est remâchée par d'autres personnes que l'auteur, la substance originelle se perd. Tu vois, je ne suis pas encore prêt à lâcher prise...



TOME I • BIENVENUE

JM : Comment as-tu réussi à te faire publier chez Zone Créative pour ce premier volume ? Certaines planches avaient déjà été éditées dans des fanzines ? C'était pour toi l'aboutissement de quelque chose ou tu sentais déjà le début d'une grande aventure ?

EL : J'y suis allé au culot, comme dit précédemment. Un ami des fanzines m'avait présenté à ces gens de Zone Créative, et j'ai posé sur la table les 60 pages de ce qui allait devenir le tome 1. J'ai adoré voir leur tête. J'ai pu profiter de ce moment, car j'y allais tellement convaincu qu'ils refuseraient tout en bloc,

une fois de plus. Or, dans leur programme de sorties, il leur fallait justement un quatrième album pour bénéficier d'un gros diffuseur – Interforum à l'époque. Ils ont hésité, réfléchi pendant une semaine, puis ont finalement dit oui.

JM : Sentais-tu déjà le début d'une grande aventure ?

À la signature du contrat, oui bien sûr ! Mais leur discours était toujours restrictif : « Nous allons faire un petit tirage de 1000 exemplaires. » Pour moi, c'était déjà quelque chose, j'étais enfin édité. C'est surtout le prix Goscinny, 4 mois après, qui a vraiment lancé l'aventure !

JM : Certes, on y trouve de l'humour, des dessins inédits d'une grande beauté, un peu interlopes, et ceci nous rend curieux, nous pousse à tourner les pages bien que l'on soit rapidement dérouté par le scénario dont on n'imagine pas la tournure dans les albums suivants. C'est quand même une BD à part, difficile à classer (humour noir, fantastique, science-fiction, philosophique ?), et ce n'est pas facile de n'imposer que des squelettes comme personnages. Malgré cela, tu reçois le Prix René Goscinny à Angoulême en 1999 ! Qu'est-ce qui a motivé ce choix du jury d'après toi ?

EL : L'œil de Druillet. Je lui dois ce prix, c'est évident. Pendant les délibérations, il a défendu « Mardi-Gras » bec et ongles contre une autre moitié du jury qui hésitait à récompenser un album si noir. Et cela ne plaisait pas à Anne Goscinny non plus, qui je crois, est assez perturbée par l'idée de la mort. Mais Druillet y est allé des deux poings sur la table, et c'est passé. Cet univers est un bloc. On aime, ou on n'aime pas. De même, dedans, je ne peux faire aucun compromis, sinon cela ne fonctionnerait pas. Donc les réactions que je rencontre sont toujours tranchées. Jamais tièdes – ce que je préfère, en soi ! Il n'y a rien de pire que le tiède, qui est le fait des blasés et des revenus de tout.

JM : C'est une véritable consécration pour toi cette année-là ! ? C'est Philippe Druillet qui t'a remis ce prix, quel effet ça fait de se retrouver félicité par un « maître » ?

EL : Par mon « maître » ! C'était un bel encouragement à persévérer. Ce prix a prouvé le fait que j'étais dans le vrai, et qu'il existait un lectorat pour mes petits morts. La main que m'a tendue Druillet n'est pas non plus le fait du hasard. Je m'étais trouvé dans un festival avec lui, qui avait son stand à l'autre bout de la salle, entre ses statues. Il n'avait personne, et moi non plus. L'album étant sorti, je suis allé le voir, lui ai tendu le livre en disant une chose très bête comme « Bonjour, voici mon album. Si je fais de la bande dessinée, c'est à cause de vous ». Ce qui est vrai ! Nous avons sympathisé, et il m'a proposé de parrainer l'album pour le prix Goscinny, car il faisait partie du jury. J'ai dit « Avec joie ! », n'ayant rien à perdre. J'étais loin d'imaginer que ça allait marcher.

JM : Les trois volumes qui ont suivi étaient-ils déjà en toi de façon claire ? Tu savais où tu allais ?

EL : J'avais déjà les grandes lignes en tête, mais je m'interdisais d'y songer trop, au cas où l'album ne marcherait pas. J'ai vraiment mis la machine en marche lorsque le prix est tombé. Là, je me suis dit : « On t'ouvre les bras, il faut y aller ». C'était comme si on me remettait les clés du Purgatoire, les clés d'un univers, et pour de vrai cette fois. Ce qui était une blague – sérieuse, au demeurant – prenait soudain une légitimité dans le monde de la bande dessinée, et j'en étais désormais responsable. Donc, j'ai vite tâché de savoir où je voulais aller, en me mettant au travail sur le tome 2.



TOME 2 • LE TÉLESCOPE DE CHARON

JM : Après le succès du tome 1, était-ce un défi de faire au moins aussi bien, sinon mieux, avec le tome 2 ? Reconnu par la profession, tu étais un peu dans l'obligation de ne pas décevoir et de confirmer ton talent.

EL : L'enjeu pour moi était bien sûr de confirmer tout ce que j'avais mis en place avec *Bienvenue !*, mais aussi de me renouveler. Je n'étais pas trop inquiet là-dessus, car je sentais en moi tout le potentiel à développer avec cette série. Graphiquement déjà, je voulais me rapprocher de la gravure, avec plus d'ambiances. Je suis donc allé vers une plus grande précision du trait, et le reste a suivi dans cette esthétique. Je me souviens avoir bien souffert sur le dessin de ce tome 2. Et à ce jour, c'est encore l'album qui, graphiquement, me plaît le plus. Il montre ce que doit être « Mardi-Gras » dans son essence. Un pur noir et blanc, aux traits secs et tortueux. J'essaie toujours de retrouver cet esprit du tome 2 lorsque je reviens aux os. Et puis, cet album était très différent du premier : il y avait l'arrivée des psychopommes, une flotte entière à animer. Et je ne voulais surtout pas montrer du déjà-vu. L'histoire, de toute façon, m'aidait dans ce sens, puisqu'il y avait quantité de choses nouvelles qui intervenaient : le bateau, le télescope, etc.

JM : D'où vient le nom de la Corniche ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Ses membres ont-ils réellement du pouvoir ?

EL : La Corniche vient de Dante, directement. Il décrit son purgatoire comme un mont flanqué d'une corniche ascendante et ponctuée de stations, sur laquelle montent les pénitents. Mais la Corniche, dans « Mardi-Gras », est plutôt une sorte de groupe de résistance à la Salamandre. Les fidèles de Jérónimus, incarcéré à Saint-Luc. Il me fallait des contestataires. Ils sont malmenés, torturés, et restent tout de même ambigus dans leurs intentions. Un bon ingrédient narratif pour moi !



TOME 3 • LE PAYS DES LARMES

JM : Dans le tome 3, on entre dans le vif du sujet. Tout devient sérieux, plus complexe. On sent la différence d'avec les deux premiers tomes, en particulier dans l'utilisation du fond noir pour les séquences qui se passent pendant le voyage de Mardi-Gras dans les cercles. On ne sait pas où tu vas nous emmener. Tu joues beaucoup sur les contrastes, un découpage inédit. Est-ce une façon de servir ce récit plus sombre ?

EL : Le tome trois, c'est ma crypte. Lorsque je l'ai réalisé en 2000-2001, je traversais dans ma vie de grosses turbulences, et cet album a permis que j'y ouvre mon ventre tout entier. L'histoire, à l'origine, devait aller vers l'exploration des cercles de Pluton, mais si je n'avais pas été chamboulé dans mon quotidien, l'album aurait été plus sage. Un défourloir ? Peut-être. Je dirais, plus justement, une plongée vers le miroir que l'on tient au tréfonds de soi, caché d'un grand drap. Et j'ai soulevé ce drap.

JM : C'est un album qui peut paraître abscons, a-t-il été facile à réaliser ? Le scénario est assez tortueux, à l'image de la descente du fleuve Léthé. Quels ont été les efforts particuliers que tu as dû fournir pour rendre ce passage de l'histoire clair et compréhensible ?

EL : J'ai conscience que cet album est plus difficile d'accès, mais hélas c'est le cœur de la série. Le moment où se révèle la fonction réelle du Purgatoire, son mécanisme. Beaucoup de gens ont été décontenancés par sa forme. Ils s'attendaient à ce que je refasse un volume grinçant et sautillant comme le tome 1, et me le reprochaient. Mais non, devais-je expliquer très souvent en dédicace, ce n'est que la suite du récit, et il doit prendre ce virage sévère et mystique. Souvent, les lecteurs qui ont aimé un album ne nous pardonnent pas le coup de clé brutal qu'on donne au récit suivant, alors que nous ne faisons que suivre le développement de ce qui était prévu. Beaucoup de lecteurs n'ont donc pas compris ce que je voulais dire avec cet album, qui était la confrontation avec soi-même, avec notre musée intérieur où se trouve regroupé tout notre passé. En termes judéo-chrétiens, je dirais tous nos péchés, qui demandent rédemption. Face à une œuvre qui décontenance, je crois qu'il faut lâcher prise et à un moment donné l'accepter telle qu'elle est. Mais il faut parfois attendre le bon moment pour cela. Un an ou deux. Combien de fois ai-je pu apprécier des disques, des livres, bien longtemps après leur achat, alors qu'au départ je les avais rejetés en bloc ? Il fallait attendre le bon moment, la bonne disposition intérieure pour que lumière se fasse.

EL : Le tome 3 ne m'a pas demandé d'efforts aussi intenses que le tome 2. Il m'a semblé plus fluide, d'expression plus libre. Et aussi, un grand terrain de jeu pour de nouvelles expérimentations, comme cette semi-couleur sur les pages des cercles, bordées de noir. C'est là que j'ai découvert ma formule de teinte en bichromie, que j'utilise toujours aujourd'hui. Trouver ce truc a été une révélation ! J'ai aussi développé toute une symbolique cabalistique de signes qui baignent l'histoire

dans une atmosphère alchimique. L'univers en question s'en est trouvé très enrichi, une étape supérieure qui m'engageait à continuer de tirer le fil de la bobine. Mon sujet n'était pas prêt de se tarir, et cela confortait mon envie de continuer.



TOME 4 • LE VACCIN DE RÉSURRECTION

JM : Quelle est l'histoire de ce tome 4, qui au départ devait s'intituler *Le mystère éternel* et être édité chez Pointe Noire ?

EL : Le tome 3 sorti, il dut y avoir une rupture nécessaire, du fait du dépôt de bilan annoncé de Pointe Noire. J'avais moi-même envie de faire une pause, plutôt que d'enchaîner sur un quatrième album de squelettes – qu'entre parenthèses je leur aurais donné gratuitement, car depuis le début je n'étais pas payé sur les pages. Un comble. Ma situation économique, à l'époque, était catastrophique et exigeait absolument que je change cet état de fait. J'ai donc quitté Pointe Noire, qui a sombré 8 mois après, et me suis attelé à d'autres projets, pour simplement gagner ma vie.

La technique graphique de cet album est très différente des trois précédents volumes. Tu peux nous expliquer comment tu as travaillé sur ce tome 4 ? Pourquoi avoir abandonné l'encre ? L'ordinateur est-il aujourd'hui un outil indispensable pour faire de la BD ?

J'ai voulu, sur ce quatrième tome, expérimenter une façon différente de travailler. J'ai donc séparé décors et personnages, pour les assembler ensuite sur écran, pensant ainsi gagner en profondeur de champ, en détails, etc. C'était la tendance de l'époque : l'infographie à tout crin et sa souplesse. Je ne regrette pas de l'avoir tentée sur « Mardi-Gras », mais rien ne vaut le papier et l'encre. Peut-être, aussi, ne me sentais-je pas prêt à repartir sur de vraies planches, avec l'ancienne technique. J'avais besoin d'essayer autre chose, je crois.

Le dénouement de ce quatrième volume concerne la réincarnation des habitants du purgatoire, le retour à la chair, qui se manifeste sur Pluton par l'apparition d'une fleur sur le tas de cendres laissé par celui qui retourne sur terre. Tu peux nous expliquer le symbole de cette fleur ?

C'est l'âme – la nouvelle graine. L'espoir que laisse toute transformation, qui contient le germe d'une renaissance future. La résurrection, comme le dit le titre. Il y a plein d'aspects dans ce dernier album : la volonté de clarifier tout ce qui est resté mystérieux dans les trois tomes précédents, alors que le récit porte sur une autre grande question : existe-t-il un possible retour à la chair ? C'est donc de réincarnation qu'il s'agit. Mais... a-t-on vraiment envie de ce retour ?

JM : Le retour à la chair passe par le rachat moral c'est-à-dire par l'action de racheter les fautes de sa vie passée, et par l'action de boire un café. Les candidats au retour doivent donc faire preuve de rédemption. Cette rédemption, plébiscitée ensuite par tous donne enfin l'espoir de vie éternelle. Sans rédemption, pas de réincarnation. C'est là un mythe que l'on retrouve partout en religion, et en alchimie également. Je pense en particulier à la Bible où le Christ se sacrifie pour racheter les péchés des hommes, qui se souciaient peu de rédemption (j'en ai déjà parlé plus haut), et ainsi à travers la résurrection participer au salut de l'âme des hommes, accéder à la possibilité de valeurs neuves, de progrès moral, intellectuel et social et enfin, à travers la transmigration des âmes, à la vie éternelle. Toi qui t'intéresses beaucoup au surnaturel, aux mondes parallèles, à l'inconnu, aux différentes possibilités de manifestation des esprits, comment imagines-tu le retour à la chair ? Quelles sont tes réflexions sur le sujet ?

EL : Je m'y intéresse, sans nul doute, et je dois dire que, parmi toutes les théories que j'ai pu écouter, je ne sais franchement pas quoi penser. Il me semble que la vérité, s'il en existe une, puise un petit bout de vrai dans chaque conception que j'ai pu entendre. Alors, c'est le moment ! Allons-y franchement. Pour moi, l'âme existe. Elle est éternelle. Elle est un fragment de la Source qui fait respirer les mondes, les crée et les englutit. Quant au corps matériel, il n'est qu'un véhicule qui nous sert à traverser la vie terrestre. Une fois notre temps écoulé, j'ose espérer que nous retournons quelque part, chargés de nos nouvelles expériences, et qu'elles nous servent pour monter les barreaux d'une échelle. Mais y a-t-il retour à la chair au sens où je le mets en scène dans « Mardi-Gras » ? Je n'en ai pas la moindre idée – je n'ai peut-être pas envie de le savoir. Cela serait bien trop troublant pour un esprit incarné. Je pense aussi qu'il y a une multitude d'expériences, selon chacun de nous, selon notre propre système de croyances, car nous vivons un cycle qui nous est propre – pas forcément le même que celui de notre voisin. Pour résumer, ce qui nous permet d'envisager ces choses l'heure dite venue, c'est de ne pas nous cramponner aux propos imbéciles selon lesquels ce que l'on ne voit pas n'existe pas. Juste ne pas refuser cette éventualité, si c'était vrai...

JM : Je fais aussi un rapprochement avec les alchimistes dont un des buts était de trouver la pierre philosophale qui permet la transmutation de la matière, la transformation de métaux peu précieux, ou vils, en or. Encore une fois, on retrouve l'idée de transformer le mauvais en bon. (À noter que, chez les francs-maçons, les métaux désignent les vices, les passions, l'orgueil, l'égoïsme, les préjugés...) La pierre philosophale dans « Mardi-Gras », c'est le café ?

EL : Non, c'est un carburant pour le véhicule de l'esprit. C'est un moyen, pas différent de ce que l'on en fait d'ailleurs ici, sur terre. Le café, dans « Mardi-Gras », est avant tout un moyen de ne pas oublier le monde de la chair. Jérónimus a pris soin d'en insérer quelques grains dans le crâne de chaque nouvel arrivant. Une

trousse de survie, un fond de poche qui, si jamais la mémoire nous faisait défaut, nous rappelle d'où l'on vient. On en croque, et les sensations de la terre nous reviennent en bourrasque. C'est très nostalgique, en fait ! Pour eux, c'est aussi une drogue, car ils restent suspendus à l'unique désir de retrouver la chair, qu'ils prennent comme une fin en soi, alors que le café n'est qu'un moyen de se ressouvenir, pour pouvoir faire amende de ses péchés.

JM : À travers leurs travaux et la recherche de la pierre philosophale, l'autre but des alchimistes était de trouver l'élixir de longue vie, c'est-à-dire l'immortalité. En introduisant le processus de réincarnation dans la série, est-ce cela dont tu veux parler ? Est-ce cela que Jérónimus l'alchimiste a trouvé dans son laboratoire, la formule qui permet de vivre éternellement ? Quelle est ta conception de la vie éternelle ?

EL : Jérónimus cherche simplement un moyen de sortir de cette prison qu'est le Purgatoire, qu'il a contribué à créer malgré lui. Il cherche donc avant tout à réparer sa faute, en concoctant un antidote aux oubliettes du ciel. Il pense le trouver par le biais du café, qui abouche l'âme du défunt aux souvenirs de la chair, avec le désir irrésistible d'y retourner un jour. De son point de vue, s'il y a retour à la chair par le biais de son antidote, cela prouve aussi l'éternité de l'âme, qui peut aller et venir entre la chair et l'au-delà. Mais encore une fois, est-ce une fin, ou bien un moyen pour aller vers d'autres choses plus hautes ? Là encore, je ne sais pas, mais je peux imaginer à l'infini ! Et par rapport à ce que j'ai énoncé plus haut, oui – je crois en l'âme, qui est un fragment d'éternité.



Fin

